Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 3 (1903-1904)
Heft: 53

Rubrik: La musique à Genève

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

l'harmonie lui fait prendre l'essor vers la céleste patrie. »

De retour à Paris, Liszt entreprend avec son père une nouvelle tournée artistique, dans le dessein de visiter les principales villes de France et de la Suisse. Ses concerts à Bordeaux, Toulouse, Nîmes, Montpellier, Marseille, Dijon, Lyon, Genève, Berne, Lucerne, Bâle, etc., furent pour lui une suite de triomphes.

Lors de son passage dans notre ville en 1826, la dame Genevoise qui avait fait connaissance de la famille Listz à Pesth, revenue dans sa ville natale depuis peu, alla voir le jeune artiste qui la reçut avec de grandes démonstrations de joie, car il ne l'avait pas oubliée; Liszt était encore si enfant, dit-elle; qu'il descendait entre les morceaux jouer aux mapis (comme on dit à Genève) à la rue, avec de petits camarades, et qu'on devait aller le chercher pour continuer le programme. Les concerts de Liszt se donnaient au Casino de St-Pierre, qui venait d'être construit.

Au printemps de l'année 1827, Liszt, père et fils, se trouvaient de nouveau en Angleterre; les nombreux voyages et la surexcitation dans laquelle il vivait, avaient fini par miner la santé du jeune artiste. Tout son système nerveux fut ébranlé. Les médecins ordonnèrent l'usage des bains de mer, une tranquillité absolue et la cessation de tout travail intellectuel; à Boulogne-sur-Mer, le père Liszt fut pris à l'improviste par une fièvre gastrique, à laquelle sa constitution déjà passablement faible ne put résister, et il succomba la 28 août 1827, à l'âge de 47 ans. Adam Liszt fut enterré dans cette localité.

Après la mort de son père, Franz Liszt revint à Paris et s'installa modestement avec sa mère, rue Montholon.

Les demandes de leçons affluèrent de tous côtés, parmi ses élèves nous voyons figurer deux genevois : *Pierre Wolff* et plus tard *Bovy Lysberg*.

Pendant son séjour à Paris, Liszt s'adonna avec ardeur au travail; voulant tout connaître et tout savoir. Il disait souvent : « Un instinct secret me tourmente. » Un jour apercevant l'avocat Crémieux, il s'élança vers lui et lui dit : « Monsieur Crémieux, apprenez-moi toute la littérature française »; celui-ci répondit : « Une grande confusion doit règner dans la tête de ce jeune homme. »

(A suivre.)

La Musique à Genève.

Nous avons oublié de signaler une visite pourtant fort importante, que nous reçûmes le mois passé : nous voulons parler de l'orchestre Lamoureux actuellement dirigé par M. Chevillard. Ce fut une solennité musicale qui avait attiré un énorme public. Au programme, la seconde et la troisième partie du *Roméo et Juliette* de Berlioz, dont c'est peut-être le chef d'œuvre. Les contrastes de lumière éclatante et d'ombre, les coloris d'une intensité incroyable et la note romantique si enthousiaste, si ardente, font de cette œuvre, malgré des maladresses et des obscurités, une production géniale. Nous avons seulement regretté qu'au dernier moment on nous ait retranché le lumineux *Scherzo de la reine Mab*, dans lequel Berlioz a déployé un talent égal à son génie, ce qui est beaucoup dire, et ce qui est rarement le cas chez lui. L'*Ouverture de Benvenuto Cellini* et la prestigieuse *Marche hongroise* de la *Damnation de Faust* ont confirmé une fois de plus le génie du Maître comme relief et comme coloris orchestral.

De Wagner, le merveilleux orchestre Lamoureux a joué le *Prélude* et la *Scène de Mort* de Tristan et Iseult, puis l'ouverture de *Tannhaüser*. Tout cela a été rendu avec un ensemble, une minutie dans le détail, une intensité de son et des finesses de nuances vraiment incomparables. Quant à la 5me *Symphonie* de Beethoven et à l'*Ouverture de Léonore* no 3, nous en préférons l'interprétation par les orchestres allemands, Nikisch et consorts. M. Chevillard a diminué l'impression de grandeur de ces belles et classiques œuvres en accélérant les mouvements traditionnels. L'exposition du fameux

thème de quatre notes de la « cinquième » a spécialement été compris par M. Chevillard d'une façon assez curieuse. Néanmoins, quand on a la bonne fortune d'entendre un orchestre entièrement composé d'artistes de profession, disciplinés à merveille, et dirigé de main de maître par un musicien de la très haute valeur de M. Chevillard, il faut apprécier hautement ce privilège. C'est ce que le public a fait.

Un oratorio romantique, le *Faust* de Schumann, a été exécuté le 30 mars à la la Grande salle de la Réformation, pour la première fois à Genève. Les chœurs étaient confiés à la Société de Chant du Conservatoire ; les solistes étaient Mme Nina Faliero-Dalcroze (Marguerite) M. Jan Reder, baryton (Faust) et M. Galinier, basse du Grand Théâtre (Mephistophelès) Mmes Debogis et Poulin-Wisard, soprani et M. Henry, ténor, étaient en outre chargés des rôles moins importants. L'orchestre était celui du théâtre, renforcé, et le tout était sous la direction de M. S. Lauber.

L'interprétation de l'œuvre a été parfaite en tous points, et cela grâce à M. Lauber auquel la Société de Chant du Conservatoire doit une belle victoire. Il y a longtemps qu'une manifestation de cette importance ne nous avait autant charmé. Aucune trace de lassitude dans le public, malgré la durée du concert. L'orchestre même, contre lequel la critique s'acharne depuis quelque temps avec quelque raison, a été bon. M. Lauber a su trouver le point vulnérable et a tiré de ses musiciens un parti remarquable.

L'*Ouverture de Faust*, très puissante création, est une lugubre pièce symphonique, écrite sauf erreur en 1853, bien longtemps après le Faust. C'est en somme un prélude symphonique indépendant des motifs musicaux de l'œuvre, mais bien composé pour préparer l'esprit de l'auditeur à la lutte psychologique qui se prépare.

Il va sans dire que le public n'a pas manqué de comparer le Faust de Gounod avec celui de Schumann. En somme, sans se préoccuper du tout de la pensée de Gœthe, Gounod n'a pris que des scènes qu'il trouvait le plus « musicables » et les a habillées à la française. Schumann a été bien plus respectueux, sans pour cela suivre l'idée complète du Faust de Gœthe. Il a pris le dualisme des deux puissances intellectuelles et morales, l'*Energie vitale* et la *Prière*. La volonté triomphe malgré les assauts du Mauvais esprit, du souci, de la détresse, la misère etc., puis on assiste à l'apothéose céleste du *Repentir* se fondant en une *Prière*.

Dans la première partie du Faust, seulement la *Scène du Jardin*, la *Prière de Marguerite* et la *Scène de l'Eglise*. L'auteur s'étend beaucoup sur la deuxième et la troisième partie. Dans cette dernière, la *Rédemption de Faust*, l'élément mystique se mêle à l'adoration de l' « Eternel féminin » de la façon la plus heureuse et est du plus grand charme.

L'œuvre n'a rien de scénique mais on y trouve à foison des perles musicales qui sont de la meilleure inspiration du maître. Il y a quantité de choses ravissantes à signaler. Dans le rôle de Faust, en particulier, dont la partie est considérable, M. Jan Reder s'est révélé un artiste de tout premier ordre. Une voix de baryton d'un timbre parfaitement distingué et une compréhension musicale parfaite de l'œuvre ont fait valoir les admibles soliloques de cette âme. *La prière du docteur Marianus* (O ciel immense) a été particulièrement rendue avec un charme exquis, et une rare intensité d'expression.

Mme Faliero-Dalcroze, dans la *Prière* de la première partie et dans le rôle de la Pénitente de la troisième partie s'est surpassée et a fait une profonde impression.

Mephistophélès (le Mauvais Esprit et non le diable de convention que l'on trouve chez Gounod) n'a pas le rôle ironique qu'on lui donne d'habitude. Il est compris d'une façon bien plus profonde, plus réelle. Il a d'ailleurs une place assez restreinte dans l'œuvre. M. Galinier, l'excellente basse du théâtre a été excellent. Son interprétation du *Pater Profondus* (ainsi que la *Roche hardie*) a été également très musicale. Quant à l'orchestration générale, elle manque un peu de détentes opportunes et reste parfois

terne. Il faut signaler cependant de magnifiques passages comme le prélude instrumental qui précède le chœur des anachorètes, sorte de rumeurs indéterminées, en une succession de notes qui s'étagent loujours plus. C'est d'une angoisse, d'un trouble impressionnant. C'est l'isolement produit par la cécité de Faust. Quel beau tableau musical! Dans la deuxième partie, que de finesses dans le *Lever du Soleil* et la *Scène des Elfes*.

Quant aux chœurs, malgré un nombre plutôt restreint de chanteurs (surtout chez les messieurs) ils ont chanté avec des voix très pures et dans un style parfait. Tous les beaux élans lyriques ont été interprétés avec un enthousiasme communicatif. Le terrible *Dies Iræ* de la première partie, les ravissants et mystérieux chants des esprits veillant sur Faust endormi, le chœur des *anachorètes*, en demi-teintes, d'un caractère profondément solennel et religieux, la *stretta* du Chœur de l'*Eternel féminin*, d'une verve et d'un éclat grandioses, le *Hosanna il est sauvé* dans lequel, fait peut-être unique, Schumann s'est montré classique dans le genre de Hændel, et enfin le *Cantique final* qui au lieu de terminer avec éclat et brio, est d'une radieuse sérénité : il faudrait tout citer. N'oublions pas les *Chœurs des Enfants bienheureux* d'une fraîcheur et d'une pureté d'accents remarquables.

Mmes de Bogis et Poulin-Wisard, membres de la Société de Chant, ont très artistement tenu leurs rôles fort beaux. M. Henry, ténor a agréablement chanté aussi et d'une voix très fraîche. Une toute petite ombre au tableau : le contralto, Mlle M. qui n'avait heureusement que peu de chose à faire, n'était pas à la hauteur de sa tâche ni comme voix, ni comme interprétation.

Depuis longtemps nous n'avons éprouvé une jouissance artistique aussi grande, aussi complète qu'à cette remarquable manifestation d'art. Un si beau succès est dû en première ligne à la très grande compétence du chef, M. Lauber, qui s'est dépensé énormément. Il a été à la peine, mais aussi à l'honneur. La Société de Chant du Conservatoire qui n'était pas en très bonne santé est de nouveau vaillante et son concert nous autorise à prévoir de belles soirées d'art. C'était une excellente idée d'engager des solistes de tout premier ordre et rien n'a été ménagé pour ce beau succès.

A la Cathédrale de St-Pierre, M. Otto Barblan a donné comme d'habitude, le Vendredi-Saint, un Grand Concert d'orgue, avec le concours de Mlle Landi. Il va sans dire que la célèbre artiste a comme toujours été merveilleuse. Elle a chanté l'*Air de la Fille de Sion* de Händel, l'*Agnus Dei* de la messe en si min. de Bach et deux *Chants religieux* (op. 121, la dernière œuvre) de Brahms. Malgré la ferveur, la sincérité d'accent et la voix unique de la cantatrice, l'impression laissée il y a quelques mois au temple de la Madeleine n'a pas été égale cette fois-ci. La Cathédrale est moins favorable au contralto qu'au soprano. La diction est sacrifiée à la déplorable accoustique et le timbre sonne moins bien que dans une autre salle. Et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que l'on ne sait comment remédier à cet état de choses. Pour ce qui est de l'orgue, le meilleur organiste n'arrivera pas non plus, malgré un jeu impeccable, à un résultat parfait. Les sons traînent et se mélangent au plus grand détriment des œuvres jouées. M. Otto Barblan est évidemment un maître de l'orgue, personne ne le conteste, mais on lui reproche de présenter des programmes trop systématiquement scholastiques. Pas la moindre concession à ce qu'il ne croit pas être de bonne littérature d'orgue. Il est certain qu'il est dur à un profane d'entendre constamment des fugues, si belles soient-elles. Le programme de ce jour comprenait une *Fugue* de Trescoladi, un *Prélude pour un Choral* de M. Ad. Thomas ; un autre de Forchhammer (organiste suisse contemporain), une *Sonate* de Mendelssohn, un *Prélude* pour un Choral de Bach et la *Passacaglia* de Bach. Beau et sérieux programme de Vendredi-Saint.

M. Edouard Risler a donné un Récital de piano qui a été une révélation pour bien des musiciens. Spécialement l'interprétation de la *Sonate op. 3* de Beethoven a été géniale.

La *Sonate en fa maj.* de Mozart, la *Fantaisie chromatique* de Bach, des pièces de Chopin, Liszt et G. Fauré ont prouvé que Risler était un musicien sachant s'assimiler toutes les écoles avec un réel génie.

Une jeune cantatrice, Mlle Lucy Rey, élève de Mme Deytar-Lenoir a donné son 1er concert officiel à Genève. Bon début qui fait honneur au professeur et à l'élève. L'expression juste, la bonne diction et les interprétations très fouillées sont d'une sérieuse artiste. — Il y a encore à soigner le timbre de voix dont les intonations manquent parfois de distinction et à surveiller quelques notes mates. Les transitions entre les régistres sont encore un peu brusques. Le programme comprenait des *Airs* de Caldara, Ferraris, Hahn, Brahms, Glück, Holmès, etc.

Une jeune pianiste d'Amsterdam, Mlle Stibbe, élève de Mengelberg, a fait preuve de talent dans la *Rhapsodie en sol mineur* de Brahms, une *Barcarole* de Mengelberg et le *Liebeslied* de Schumann-Liszt. Les interprètations sont bonnes mais d'une élève qui n'est pas assez indépendante. MM. Willy Rehberg et Louis Rey ont procuré un plaisir exquis aux musiciens par leur beau programme (Sonates de César Franck et Ed. Grieg) présenté à la perfection.

Trois jeunes artistes, MM. Darier, violoniste. Decrey, pianiste, et Lang, violoncelliste, ont fait une tentative intéressante malheusement non couronnée de succès (en ce qui concerne le public et la recette). Ils ont donné trois séances de musique de chambre consacrées exclusivement à des 1res auditions d'œuvres anciennes et modernes.

L'œuvre la plus remarquable a été la *Sonate en si maj.* pour piano et violon, de Victor Vreuils (compositeur belge né à Verviers 1876 — élève de Vincent d'Indy, professeur à la « Schola Cautorum »). — Cette Sonate est d'une facture splendide et d'une inspiration mélodique enthousiaste. Les exécutants qui s'étaient pris d'admiration chaleureuse pour cette belle œuvre, l'ont intérprêtée avec une verve superbe. — Il y avait encore une *Sonate* pour violon, en mi min. de Francesco Veracini (1685-1750, comme Bach !); une autre en sol maj. de Senaillé (1687-1730); une autre en la maj. de Benda (1709-1786). — La *Sonate en la min.* op. 61, pour piano et violon, de Joseph Szule (1875), celle en ré, op. 36, de Gabriel Pierné (1863) et les *Trios*, op. 1 en fa min. de Volkmar Andreæ; en la min. op. 17 de Paul Juon; en fa maj. op. 25 de George Schumann (1866. directeur de la Singakademie de Berlin) — ces trois séances ont été du plus haut intérêt et il faut espérer qu'à une seconde audition le public musical y viendra.

On vous parlera sans doute du dernier concert Marteau dans lequel on a entendu, en première audition, une partie de son *Concerto en si bémol.*

L. M.

Les derniers concerts Marteau.

Nous sommes en retard pour parler des 8me et 9me concerts Marteau, donnés dans la grande salle de la Réformation. Le 8me concert présentait un *Récital Vocal* du plus haut intérêt, donné par Mlle Hermine Bosetti, première chanteuse de l'Opéra royal de Munich (Königliche Kammersängerin), laquelle a chanté de Schumann : *La Vie et l'Amour d'une Femme* (*Frauenliebe und Leben*). De Richard Strauss: a) *Morgen;* b) *Heimliche Aufforderung;* c) *Kling.* De Hugo Wolf : a) *Morgenthau;* b) *Elfenlied;* c) *das Kind und das Immlein.* De Franz Liszt : *Die Loreley.* Au piano : M. Max Behrens. Ces diverses interprétations ont été pour l'aimable et l'excellente cantatrice, l'occasion d'un succès aussi retentissant que bien mérité.

Dans le 9me concert, nous avons eu le plaisir de réentendre le fameux *Quatuor Tchèque* MM. Carl Hoffmann, 1er violon; Joseph Suk, 2me violon; Oscar Neibal, alto; Hans Wihan, violoncelle. Le progamme de la soirée était composé de : *Quatuor à cordes en mi mineur (Aus meinem Leben)* de Smetana. *Quatuor à cordes en si bémol majeur, op. 11*, de J. Suk. La séance s'est terminée